Corpus Eve

Émergence du Vernaculaire en Europe

Domaine français | 2013

Le « Prologue du traducteur » des Éthiques et des Politiques d'Aristote par Nicole Oresme (1370-1374)

Une illustration « nécessaire » des possibilités du vulgaire

Elisabetta Barale

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/eve/634>

DOI : 10.4000/eve.634

ISSN : 2425-1593

Éditeur :

Université de Savoie, Université Jean Moulin - Lyon 3

Référence électronique

Elisabetta Barale, « Le « Prologue du traducteur » des Éthiques et des Politiques d'Aristote par Nicole Oresme (1370-1374) », *Corpus Eve* [En ligne], Domaine français, mis en ligne le 18 octobre 2013, consulté le 16 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/eve/634> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/eve.634>

Ce document a été généré automatiquement le 16 avril 2022.

© Tous droits réservés

Le « Prologue du traducteur » des Éthiques et des Politiques d'Aristote par Nicole Oresme (1370-1374)

Une illustration « nécessaire » des possibilités du vulgaire

Elisabetta Barale

RÉFÉRENCE

Nicole Oresme, *Les Ethiques en françois*, traduites par Nicolas Oresme Paris, [Antoine Caillaut et Guy Marchant pour] A. Vérard, 1488, « Prologue du traducteur », [non paginé 1-4]

NOTE DE L'AUTEUR

Je remercie Serge Lusignan pour ses conseils bibliographiques ainsi que pour ses précieuses remarques lors de la relecture du présent article.

Notice biographique

- ¹ Né vers 1320¹ dans le petit village d'Alemaigne, dans le diocèse de Bayeux, le jeune Nicole Oresme, déjà maître ès arts, est admis comme boursier théologien au Collège de Navarre en 1348² : c'est une chance extraordinaire qui témoigne de la modestie de ses origines, car, pour y entrer, il fallait être pauvre et doué de talent.
- ² En 1356, il prend la charge de Grand Maître du Collège et devient de plus en plus célèbre. En 1361, il est nommé archidiacre de Bayeux, mais le 4 décembre un procès est intenté contre lui. Simon Fréron prétend que le Grand Maître du Collège ne peut pas être normand et qu'il ne doit pas cumuler les bénéfices ; malgré une argumentation

contestable, fondée sur une connaissance approximative des textes de fondation du Collège, grâce au soutien d'une bonne partie de la nation de France, il gagne enfin le procès et destitue Oresme de la charge de Grand Maître³. En 1362, Oresme obtient cependant deux bénéfices importants : un canonicat à Rouen et la paroisse parisienne de Saint Jacques de la Boucherie⁴.

- 3 Même s'il n'a pas été précepteur de Charles V⁵, on remarque la naissance d'un rapport très étroit entre le dauphin et le clerc à partir de la période de la captivité anglaise de Jean le Bon. En 1364⁶, presque en correspondance avec la mort de Jean le Bon à Londres et l'avènement de Charles V, Oresme est élu doyen de Rouen. Entre 1366 et 1369, il séjourne très souvent dans la ville normande : il participe aux réunions du chapitre et s'occupe des affaires internes, en rendant beaucoup de services à son Église. Néanmoins, entre 1370 et 1372, il est fréquemment absent ; tandis que les relations avec les chanoines s'affaiblissent, il entretient des rapports avec l'Université de Paris et avec le nouveau Pape Grégoire XI. En outre, c'est en 1370 que Charles V l'invite à se consacrer exclusivement à la traduction des œuvres d'Aristote ; on peut supposer alors qu'il s'installe à Paris pour de longs mois. À Rouen, les mécontentements forcent Oresme à demander au roi une autorisation d'absence officielle. Charles V envoie plusieurs lettres, mais, paradoxalement, les registres du chapitre montrent que, à partir de 1373, la présence du doyen est à nouveau plus régulière : face à la nécessité de ses interventions, il parvient probablement à concilier ses fonctions administratives et ses occupations érudites⁷.
- 4 Après avoir gagné sur Renaud de Dormans, candidat du duc d'Anjou, il est sacré évêque de Lisieux le 26 janvier 1378⁸. Le 11 juillet 1382, il meurt à Lisieux⁹, n'ayant survécu que de deux ans à Charles V.
- 5 L'activité intellectuelle d'Oresme est très complexe. Il travaille à des œuvres théologiques (*De communicatione idiomatum in Christo* vers 1360) et, en particulier, aux sermons (*Sacre conciones*, après 1378 etc.), mais il est aussi intéressé par l'économie (*Tractatus de origine, natura, jure et mutationibus monetarum*, vers 1356, avec la traduction contemporaine en vulgaire) ; il écrit des commentaires critiques sur les traités d'Aristote (*De sensu et sensato* vers 1348-1350, *Meteorologica* vers 1351-1353, *De anima* vers 1376-1378 etc.) ainsi que sur les *Elementa* d'Euclide (*Quæstiones super geometriam Euclidis*, avant 1370) et il traduit une partie du corpus aristotélicien (*Le livre de Éthiques d'Aristote*, 1370 ; *Le livre de Politiques d'Aristote*, 1372-1374 ; *Le livre de Économiques d'Aristote*, vers 1374 ; *Le livre du ciel et du monde*, vers 1374) ; il élabore des essais de mathématiques, physique et astronomie (*Traité de la sphère*, vers 1368, *De uniformitate et difformitate intentionum*, avant 1370 ; *De proportionibus proportionum*, avant 1374) et il lutte contre l'astrologie et l'art divinatoire (*Tractatus contra iudicarios astronomos*, vers 1360 ; *Le livre de divinations*, vers 1366 ; *Utrum res futuræ per astrologiam possint præsciri*, vers 1370)¹⁰.
- 6 En observant ce parcours diversifié, on s'aperçoit du caractère éclectique d'un homme d'Église exceptionnellement intéressé par les sciences ainsi que par l'écriture en langue vernaculaire.

Présentation du contexte

À la cour de Charles V : la création d'un savoir pratique en langue vulgaire

- 7 Le règne de Charles V « le Sage » (1364-1380) correspond à une période d'étonnante floraison littéraire, souvent célébrée comme une anticipation de la Renaissance¹¹. Amateur de belles-lettres, finement cultivé, le roi se détache de l'image chevaleresque incarnée par Jean le Bon et préfère utiliser le discours politique et moral dans la gestion des affaires de pouvoir ; au lieu des armes, c'est la parole qui joue le rôle dominant. Au-delà d'un intérêt personnel pour l'étude et les livres, Charles V est donc convaincu de la nécessité fonctionnelle de l'instruction et vise à la construction d'une grande *librairie* au Louvre, ouverte à tout son entourage¹². C'est pour cette raison qu'il devient un mécène exceptionnel pour les traducteurs : il commande la traduction des chefs-d'œuvre les plus remarquables de l'antiquité classique et de la chrétienté et il récompense les efforts des intellectuels à son service avec munificence. Une enquête sur les titres des ouvrages présents dans sa bibliothèque met en lumière la création d'un savoir dont le but est essentiellement pratique ; l'extension de la collection scientifique, par exemple, montre un goût particulier pour l'application des connaissances et pour le débat qui peut surgir autour des autorités¹³. D'autre part, le souverain et sa cour vivent à une époque caractérisée par la perte de l'idée d'universalité et qui, de Duns Scot à Guillaume d'Ockham, marche sur la voie d'une progressive laïcisation du haut savoir¹⁴. Jean de Salisbury écrit qu'un roi illettré est comme un âne couronné¹⁵ : les protagonistes de ce renouveau ont bien évidemment besoin de textes savants et ils ont besoin de les lire en français, car leur connaissance du latin n'est pas aussi parfaite que celle des membres de l'Église.
- 8 C'est dans ce contexte culturel qu'il faut situer la traduction des livres d'Aristote par Oresme. On ne peut pas être plus précis sur les circonstances qui ont amené Charles V à la commander, mais, d'après E. Bridrey, l'idée serait attribuable soit aux inclinations du protecteur, soit au tempérament du traducteur¹⁶ qui, comme il apparaît d'après sa biographie, sont toujours très liés. En particulier, si on lit le *Mandement* du 21 mai 1372, écrit pour répondre aux requêtes d'Oresme pour obtenir l'autorisation d'absence officielle, on peut observer que le roi ne parvient pas à mitiger le fort intérêt qui le pousse à suivre la réalisation des *translations* pas à pas :
- Nous faisons translater a nostre bien amé le doyen de Rouen, maistre Nicolle Oresme, deux livres, les quiex nous sont tres necessaires et pour cause, c'est assavoir polithiques et yconomiques, et pour ce que nous savons que ledit maistre Nicolle a a ce faire grant peine et grant dilligence, et que il convient que pour ce il laisse toutes ses autres œvrez et besoignes quelconques, voulons que, pour sa dicte peine, et aussi pour ce que il y entende et laisse toutes autres besoignes, quelles que elles soient, vous li bailliez ed delivrez tantost et sans nul delay la somme de deux cens franz d'or¹⁷.
- 9 C'est surtout sur les mots « tres necessaires et pour cause » qu'il convient de s'arrêter. Le *corpus* aristotélicien fait partie d'un savoir qui peut avoir des applications pratiques dans le gouvernement de l'État et que les collaborateurs du roi ne peuvent plus négliger.
- 10 L'aristotélisme, sous ses formes averroïstes ou thomistes, suggère en effet une séparation des tâches de l'État et de celles de l'Église. C'est notamment la *Politique* qui

permet au roi de proclamer l'autonomie de l'État¹⁸ et qui, en s'ajoutant au *corpus* de Justinien, forme la deuxième grande source de la pensée politique de l'époque. Au contraire des légistes qui font valoir au profit de l'État monarchique les principes de la souveraineté impériale tirés du droit romain et qui transposent ainsi sur les pratiques contemporaines des mécanismes politiques et administratifs antiques, Oresme dénonce les risques de tyrannie qui pèsent sur le royaume et juge scandaleuses les maximes prétendument justificatives de l'absolutisme royal¹⁹. Sa traduction du traité aristotélicien offre donc, en vulgaire, une conception différente du rapport du souverain avec la loi. C'est aussi pour cette raison que l'acte même de la traduction devient indispensable²⁰.

La diffusion des traductions des *Éthiques* et des *Politiques* aristotéliciennes

- 11 À la fin du XIV^e siècle toutes les œuvres d'Aristote sont presque entièrement disponibles en latin. Ce sont ces traductions, exécutées par les moines et les clercs, qui remplacent l'utilisation du texte grec à un moment où cette langue n'est plus que sporadiquement enseignée à l'Université.
- 12 Entre 1277 et 1279, Gilles de Rome, de l'ordre des frères ermites de Saint-Augustin, compose pour le futur Philippe le Bel le traité *De regimine principis* : il s'agit d'un miroir au prince en trois volumes qui propose la synthèse de l'enseignement théorique d'Aristote. Cette œuvre connaît une rapide et large diffusion et la traduction en français d'Henri de Gauchi contribue à son rayonnement, même à l'étranger²¹. C'est bien pour cette raison qu'on peut affirmer que, à la fin du Moyen Âge, la plupart des penseurs politiques qui invoquent Aristote dans les méditations sur le prince et sur la comparaison des régimes ont presque uniquement eu sous les yeux le *De regimine principis*²².
- 13 Quand, en 1369-1370²³, Oresme entreprend la réalisation des *Éthiques*, qui constituent sa première traduction d'Aristote, il a donc à sa disposition des transpositions latines. On signale la circulation de cinq versions différentes²⁴, dont la *Vetus translatio* de Robert de Grosseteste est sans doute la plus diffusée. C'est celle-ci que Guillaume de Moerbeke (deuxième moitié du XIII^e siècle) et Oresme utilisent pour leurs traductions en vulgaire. Oresme ajoute cependant des notes explicatives en s'appuyant sur la *Translatio arabica*, qu'il nomme « l'autre translacion », sur les commentaires d'Albert le Grand et de Thomas d'Aquin et plus rarement sur les écrits de Walter Burley et de Jean Buridan²⁵.
- 14 Compte tenu de la grande diffusion des versions latines, c'est en Italie que l'on trouve la première traduction en vulgaire des *Éthiques* : il s'agit de l'ouvrage du florentin Taddeo, qui travaille sur la *Summa alexandrina ethicorum*. Avant 1267, Brunetto Latini adapte la traduction de Taddeo en prose française et l'insère dans le deuxième livre du *Trésor*. On peut toutefois affirmer que l'exemple de Taddeo n'est plus imité jusqu'à Oresme²⁶, lequel, un siècle après, conçoit sa traduction comme une entreprise destinée au service de l'État.
- 15 L'effort d'Oresme constitue la seule tentative de traduction intégrale des *Éthiques* en français jusqu'en 1664. Le nombre des manuscrits conservés jusqu'à nous témoigne de la diffusion de cette mise en français, qui fut imprimée très tôt par le célèbre libraire parisien Antoine Vérard (1488). En revanche, l'on remarque l'étonnante absence de réimpressions. D'après A. D. Menut, il faut chercher l'origine de ce choix dans la perte

d'intérêt pour l'Aristote en français, dont le contenu n'est plus apprécié pour sa valeur pratique²⁷. En 1537, l'éditeur parisien Pierre Sergent publie la courte adaptation en vulgaire d'une version latine attribuable à un écrivain méconnu, Claude Grivel de Verdun-sur-Saône. Par contre, la traduction réalisée par Philippe le Plessis en 1553, à partir du grec, constitue une importante contribution à la transposition en langue vernaculaire des *Éthiques* ; toutefois, l'auteur ne mène pas à bien son projet, en l'abandonnant après avoir terminé le cinquième livre. On cite encore une traduction par Pontus de Tyard, publiée à Paris dans les années 1570, mais aucun de ses biographes ne l'a jamais mentionnée²⁸. C'est alors la traduction à partir du grec par Guillaume Catel, publiée de manière posthume à Toulouse en 1664, qui constitue la meilleure vulgarisation complète de l'œuvre aristotélicienne après celle d'Oresme²⁹.

- 16 Dans l'esprit d'Oresme la traduction des *Politiques* constitue la suite de celle des *Éthiques*. Un seul prologue vaut en effet pour les deux traités et l'auteur pose d'emblée le lien entre les textes en écrivant qu'il traduit « ung livre divisé en deux, qui sont appellés *Ethiques* et *Politiques* ». Les deux ouvrages sont mis sans cesse en parallèle tout au long du prologue. Oresme décrit d'une part le contenu des *Ethiques*, d'autre part celui des *Politiques*, en les rapprochant enfin plus étroitement dans la phrase : « *Ethiques* et *Politiques*, desquelz comme dit est le premier aprent estre bon homme et l'autre bon prince ».
- 17 L'histoire de la traduction montre pourtant que, avant Oresme, les *Politiques* ont été considérées séparément des *Ethiques*. Aux alentours de 1260, Guillaume de Moerbeke cherche à rendre en latin la pensée politique d'Aristote à travers une transposition mot à mot ; cette technique, sans pour autant manquer de style, finit malheureusement par miner la compréhension du texte dans la langue d'arrivée. Les commentateurs latins se sont donc donnés comme but d'expliquer les messages d'Aristote à l'aide de la méthode d'exposition et du vocabulaire philosophique diffusés dans le milieu universitaire. Le commentaire d'Albert le Grand (vers 1265) suit de près la traduction de Moerbeke, en se bornant à introduire les éléments nécessaires pour rendre les phrases plus intelligibles. En revanche, le commentaire de Thomas d'Aquin (1269-1272), continué par celui de son disciple Pierre d'Auvergne (1274-1290), constitue une étape fondamentale et une base de départ pour des écrivains qui, comme Guy de Rimini (début du XIV^e siècle) et de Walter Burley (vers 1338-1339), arrivent à proposer des solutions plus personnelles³⁰.
- 18 Une première traduction des *Politiques* en français, aujourd'hui perdue, a été réalisée à Chypre par Pierre de Paris au début des années 1300 ; on ne connaît l'existence de cette traduction que par les références qu'y fait Pierre de Paris lui-même dans sa traduction de la *Consolatio philosophiæ* de Boèce réalisée en 1309³¹. La traduction d'Oresme se présente alors comme la première traduction intégralement connue des *Politiques* en français. En faisant émerger son point de vue politique, l'auteur dédie l'ouvrage au roi de France et invite ainsi à un programme de réforme dans l'Église et dans l'État. Conservée aujourd'hui dans une vingtaine de manuscrits, la traduction a été imprimée à Paris par Antoine Vérard en 1489 sous le titre de *Le Livre de Politiques et de Yconomiques*.

Enjeux linguistiques du texte

- 19 Dans l'édition moderne de A. D. Menut, établie d'après le manuscrit Bruxelles, Bibliothèque Royale, 2902, le prologue à la traduction des *Éthiques* et des *Politiques* d'Oresme est partagé en deux parties, le *Proheme* et l'*Excusacion et commendacion de ceste*

œuvre. L'édition de 1488 par Antoine Vérard présente cependant le texte d'une façon différente car le prologue s'articule en trois alinéas non titrés et il est précédé par l'intitulé *Prologue du translateur*. Ce titre impose d'emblée l'autorité du traducteur qui s'affirme d'ailleurs à la première personne au début du texte.

- 20 Le « je » insolite qui ouvre le prologue souligne le caractère nécessaire des traités aristotéliens des *Éthiques* et des *Politiques* : « je Nicole Oresme, doyen de l'église nostre Dame de Rouen, propose translater de latin en françois aucuns livres lesquelx fist Aristote le souverain philosophe, qui fut docteur et conseiller du grant roy Alexandre ». À l'intérieur d'une louange à son protecteur, il remarque plusieurs fois la valeur pédagogique qui rend ces ouvrages « proffitables » pour l'édification de l'homme et pour le gouvernement de l'État. Cela met bien en évidence le pragmatisme qui soutient le mécénat de Charles V : c'est une « notion d'utilité publique » qui domine, au lieu d'une « culture désintéressée » ou d'un « plaisir esthétique »³². Le désir utilitaire oblige à adopter le français afin que tout le monde puisse « mieulx entendre ». C'est dans l'analyse approfondie du rapport qui commence à s'instaurer entre le vulgaire et le savoir qu'il faut chercher la plus grande contribution d'Oresme au courant intellectuel encouragé par Charles V.
- 21 Les démarches du raisonnement, qui avaient été déjà ébauchées dans la préface à la traduction du *Quadripartitum* de Guillaume Oresme (frère de Nicole), sont clairement exposées à partir du deuxième alinéa³³. Dès le début, Oresme cite Priscien, la plus grande autorité sur la langue latine. Toutefois, courageux jusqu'à l'irrévérence, il le contredit : le latin n'est pas la langue la plus parfaite, car elle ne parvient pas à traduire tous les mots du grec (« encor y sont plusieurs motz grecs qui n'ont pas mots qui leurs soient correspondans en latin »). Il s'agit bien évidemment d'une forte mise en discussion de la perfection du latin et de son statut privilégié comme langue savante³⁴. Après cet *incipit* délibérément provocateur, l'insuffisance constatée du français par rapport au latin s'avère pouvoir être dépassée. Généralement, les traducteurs qui s'expriment sur ce sujet se plaignent de la tâche qu'ils doivent accomplir : le vocabulaire vulgaire ne possède pas d'équivalents pour tous les mots du latin et, s'il s'agit du latin classique, le problème se complique car, aux carences lexicales, il faut ajouter le tourment de rendre en français une phrase dont la structure est complètement différente³⁵. En d'autres mots, les traducteurs éprouvent une sorte de complexe d'infériorité à l'égard d'une langue haute, grave, concise et parfaite³⁶. Avec son premier argument, Oresme mine donc l'existence de cette mythique hiérarchie des langues. Pour autant, il est bien conscient des déficiences du français savant. Il souligne la difficulté de traduire des mots latins qui n'ont pas un correspondant précis en français, obstacle amplifié dans le cas des sciences qui possèdent des termes propres, irremplaçables par des mots communs. À l'intérieur d'un système linguistique imprégné de concrétude, il est bien problématique de traiter d'abstractions telles que les subtiles, et pourtant nécessaires, nuances des mots « *homo* » et « *animal* ». C'est pour cette raison que le traducteur s'excuse. Toutefois, l'admission du défaut, au lieu de constituer la conclusion des efforts, pousse Oresme à une véritable défense de la langue française à partir de la constitution d'un vocabulaire savant (« une science qui est forte quant est de soy ne peult pas estre baillée en termes legiers à entendre »).
- 22 L'absence d'un lexique vernaculaire technique dans le domaine de la philosophie suggère l'emploi de termes qui « ne sont pas communement entendus ne congneus de chascun ». Les très nombreux néologismes forgés par Oresme³⁷ témoignent de son

travail sur la langue qu'il lègue aux générations futures. En fait, l'imperfection originelle du français n'est qu'un état dans un parcours de perfectibilité qui s'applique à toutes les langues du monde. Face à la destruction de la primauté inaliénable du latin, on voit s'affirmer le principe que l'exercice particulier sur un texte aide à affiner la langue et à repousser ses limites sur le plan de l'universel³⁸ : « par mon labeur pourra estre mieulx entendue ceste noble science et ou temps advenir estre baillée par autres en francoys plus clerement et plus amplement ».

- 23 Le travail de traduction est donc nécessaire et il constitue la première étape d'un parcours qui a comme but celui de transformer le français en une langue savante. Étant donné que l'œuvre d'Aristote « a esté translatee en plusieurs langages » et qu'aucune langue n'est privilégiée, le français peut bien aspirer à ce statut. Toutefois, après la traduction, il faut encore avancer pour combler la distance qu'il y a entre le vulgaire et le savoir : il faut arriver à « bailler » avec conscience les sciences et les arts en français, conduisant le vulgaire jusqu'au sommet de son épanouissement (« pour certain, translater telz livres en francoys et bailler en francoys les ars et les sciences est ung labeur moult proffitable, car c'est ung langaige noble et commun à gens de grant engin et de bonne prudence »).
- 24 Le français ne doit pas craindre de prendre cette responsabilité du moment qu'il s'insère dans un processus historique de *translatio studii*³⁹. Si au début de son argumentation, Oresme contredit Priscien, il revient en conclusion sur la comparaison entre latin et français, en adhérant au point de vue exprimé par Cicéron dans les *Achademies* (« les choses pesantes et de grant auctorité sont delectables et bien agreables à genz ou langaige de leur pays »). En particulier, Oresme fait référence aux *Secondes Académiques* (livre I), dans lesquelles Cicéron rapporte la conversation qu'il a eue avec Atticus et Varron. Varron dit qu'on ne peut pas parler de philosophie en latin car cette science a déjà été suprêmement traitée par les Grecs ; chaque effort serait donc perdu face à la possibilité de recourir à la source. Le reproche de Cicéron vise tout d'abord à miner ce postulat⁴⁰, ensuite il invite Varron à l'expérimentation du latin. Le premier écueil est constitué par la carence lexicale. Varron s'excuse : il devra utiliser des termes nouveaux pour exprimer des choses qui n'ont jamais été nommées en latin, mais ceci n'est pas considéré par ses amis comme un défaut car on sait que « *enim nova sunt rerum novarum facienda nomina aut ex aliis transferenda* »⁴¹. Atticus, incarnation de l'homme romain, exprime son plaisir à entendre la science parler latin, et alors le discours métalinguistique donne de plus en plus de place aux spéculations philosophiques dans lesquelles les mots-clés grecs trouvent une traduction en latin. Oresme aussi écoute le grand maître latin, se met à l'épreuve et reprend ses arguments en les projetant sur le français. Les Romains ont traduit les sciences du grec et, en profitant de ce travail bénéfique, ils les ont traitées en latin, c'est-à-dire avec les moyens mis à disposition par leur langue maternelle. Le français a le même caractère que le latin, car c'est une langue maternelle également perfectible et qui peut donc subir la même évolution. De la Grèce à Rome, de Rome à la France... la réflexion d'Oresme a le mérite de changer le regard porté sur le vernaculaire qui l'enfermait dans un constat d'infériorité. En le considérant comme perfectible, il ouvre la voie à ceux qui voudraient, après lui, poursuivre son initiative.

Texte : Nicole Oresme, « Prologue du traducteur » du *Livre de Éthiques*

Principes d'édition

Texte de référence

- 25 Le texte a été saisi d'après la première édition du texte : Nicole Oresme, *Les Éthiques en françois*, Paris, A. Vérard, 1488 (BnF, Tolbiac [Rés *E 56]). Numérisé sur Gallica.

Principes de transcription

- 26 L'orthographe a été respectée, avec les adaptations d'usage suivantes : dissimilation du *i* et du *j*, du *u* et du *v* ; transcription du *s* long par un *s* court et du *B* par *ss* ; développement des abréviations et de l'éperluette (& et variantes) ; introduction de l'apostrophe, agglutination ou désagglutination selon l'usage moderne ; distinction des homonymes *a / à, la / là ou / où, des / dès* ; accentuation des finales *-é, -és, -ée, -ées ou -ès (ès, dès, après)*, l'accentuation n'étant pas introduite en début ou milieu de mot ; modernisation de l'usage des majuscules et de la ponctuation ; nous ajoutons également les italiques pour les titres d'œuvre. Le texte de référence n'étant ni paginé ni folioté, nous renvoyons à sa pagination par la mention NP (non paginé) en précisant le numéro de la colonne du texte (c).

Lien vers une édition numérisée

- 27 *Les Éthiques en françois*, traduites par Nicolas Oresme Paris, [Antoine Caillaut et Guy Marchant pour] A. Vérard, 1488 :
<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k109464g.r=Oresme+Ethique+Aristote.langEN>.

Prologue du traducteur

- 28 [NP1, c1] En⁴² la confidence de l'aide de Nostre Seigneur Jesucrist, du commandement de tresnoble et tresexcellent prince Charles Quint de ce nom, par la grace de Dieu roy de France, je Nicole Oresme, doyen de l'église Nostre Dame de Rouen, propose traduire de latin en françois aucuns livres lesquelx fist Aristote le souverain philosophe, qui fut docteur et conseiller du grant roy Alexandre, et duquel la doctrine, pour la valeur et excellence de elle, a esté multipliée et en grant reputacion vers les saiges presque par tout le monde. Et a esté translatée en plusieurs langaiges et exposée en tresgrant diligence de plusieurs docteurs catholiques et autres, et recréé en toutes loys et sectes renommées et tenue en grant auctorité dès devant l'advenement de Nostre Seigneur Jesu Christ environ cinq ans, et depuis jusques à maintenant par l'espace de mil troys cens septante ans, et sera tant comme à Dieu plaira. Et de toute ceste doctrine la meilleur [sic], la plus digne et la plus proffitable, c'est la science de moralité, contenue par especial et principalement en ung livre divisé en deux, qui sont appellés *Ethiques* et *Politiques*. Le Livre d'*Ethiques* est livre de bonnes meurs, livre de vertus ouquel il enseigne selon raison naturelle bien faire et estre beneuré en ce monde. Et *Politiques* est art et science de gouverner royaumes et cités et toutes communautés. Et ne treuve l'en pas de ceste [NP1, c2] science livres plus

raisonnablement, artificialement et complectement composés que sont les livres de Aristote. Si me semble que nous devons beneyr et louer le Roy du ciel qui a son peuple pourveu de tel roy terrien plain de si grant saigesse ; et que, avecques autres graces que il luy a données, il lui a inspiré si noble voullenté que il met sa cure et son entente à si bonnes sciences. Car, après la foy catholicque, à quoy il est suffisamment instruit, et de laquelle il est soubz Dieu, après le pape, principal deffenseur, il ne pourroit meilleure chose savoir ne plus proffitable pour luy et pour son royalme, et avecques ce pour le salut de l'ame. Car quant est de Ethicques, verité est que les autres arts et sciences enseignent ung homme estre bon edifieur et bon painctre, l'autre estre bon advocat ou bon notaire, l'autre estre bon medecin ou bon musicien et ainsi des autres ars et doctrines, mais ceste icy enseigne estre bon homme et estre bon simplement. Quant est de Politiques, c'est la science par quoy l'en scait royalmes et cités et quelconques communautés commencer, ordonner et parfaire, et en bon estat maintenir et garder, et les reformer quant mestier est. Et avecques ce, elle veult et aide à faire establir et composer loys humaines justes et proffitables, et à les entendre et interpreter ou gloser, et aussy à les corriger ou muer, et à savoir quant temps en est et pour quoy et comment. Et pour ce, comme il apperra [NP2, c1] après par Aristote, ceste science appartient par especial et principalement aux princes et à leurs conseilliers, de quoy racompte Virgille comme chose revellée de par Dieu, que Anchises après sa mort manda aux Romains que ilz sceussent ceste doctrine, et le recite Saint Augustin par grant auctorité ; et en sentence Virgille dit ainsi en la personne de Anchises : sachent les autres faire beaux ymaiges, les autres bien mener les causes, les autres astrollogie ; mais tu, quiconques es ou seras, prince romain, remembre toy que tu doys savoir ces peuples gouverner, espargner aux subjects et debeller les orgueilleux. Et ce seront tes ars et tes sciences. Mais aucun pourroit dire que ceste science n'est pas si necessaire. Car ou temps passé plusieurs roys et princes ont très bien gouverné qui oncques ne estudierent politiques ne leurs conseilliers semblablement. Je respons à ce et dis premierement que communement les grans et bonnes policies et seigneuries qui ou temps de jadis durerent longuement furent maintenues et gardées par gens qui avoient estudié livres de telle science, comme furent les Grecs et plusieurs autres desquelx Aristote fait mencion ; et ainsi les Romains avoient les escriptures des Grecs et ceste science comme de Aristote, Platon et des autres. Et aucuns des Romains latins, comme Tulles, Apuleius, Plutarcus et autres en composerent livres [NP2, c2] utiles de la chose publicque. Après je dis que il est bien possible que aucuns aient bien gouverné sans avoir veu telz livres parce que ilz avoient si très bon sens naturel et si bonne prudence et si grant desir au bien publicque que ceste science estoit naturellement en leur cueur entée, noée et plantée. Et à ce propos presque semblable dit Saint Pol que aucunes gens qui n'ont point de loy font naturellement les œuvres de la loy. Mais je dis oultre que tout ainsi comme aucun chante bien ou fait ymaiges ou autres besongnes sans art et sans doctrine par son engin qui est à ce naturellement enclin, et neantmoins il n'est pas ainsi de checun. Ceulx icy mesmes profitassent plus assés en telles besongnes se avecques la bonne abilité de nature que ilz ont ilz eussent la doctrine. Semblablement est il verité que savoir la science de pollitiques prouffite moult aux saiges qui ont à gouverner et en peult l'en bien dire ce mot de l'Escripture : « *Audiens sapiens sapientior erit* » - « Le saige sera plus saige de oyr ceste science ». Mesmement considere que illecques sont baillées certaines rigles, bons enseignemens, belles hystoires et les causes pour quoy plusieurs policies ont esté et peuent estre corrupues et gastées et celles par quoy ilz peuent estre sauvées et gardées. Et est possible que se ou temps passé aucuns princes et leurs

conseillers eussent [NP3, c1] aperçu et advisé aucunes choses qui y sont contenues et ilz les eussent mises à effect comme il est vraysemblable leurs dominations et seigneuries en eussent plus duré et en meilleur estat. D'autre partie, l'estude de tel livre engendre et embat ou accroist ès cueurs de ceulx qui y entendent affection et amour au bien publicque, qui est le milleur amour qui puist estre ou prince et en ses conseillers, après l'amour de Dieu. Doncques est telle estude grandement proffitable. Mais pource que les livres moralz de Aristote furent fais en grec et nous les avons en latin moult fort à entendre, le Roy voulu pour le bien commun les faire les translater en françois, affin que il et ses conseillers et autres les puissent mieulx entendre, mesmement *Ethiques* et *Politiques*, desquelz comme dit est le premier aprent estre bon homme et l'autre bon prince. Par quoy il appert clerement que nostre bon roy Charles peult estre dit Charles grant en sagesse ; et que de tressaint mouvement et de tresnoble couraige il fait selon l'acteur Vegesse, qui dit en sa doctrine des fais d'armes que il n'est nul quelconques à qui il siece ou appartienne plus à savoir meilleurs choses et plusieurs que il appartient au prince.

- 29 Prescian⁴³ dit en ung petit livre que il fist des metres de Terence que, de tous les langaiges du monde, latin est le plus abille pour mieulx exprimer et plus noblement son intention. [NP3, c2] Et neantmoins les livres d'Aristote, et par especial *Ethiques* et *Politiques*, ne pevent estre proprement de grec translatez en latin. Si comme il appert parce que encor y sont plusieurs motz grecs qui n'ont pas mots qui leurs soient correspondans en latin. Et comme il soit ainsi que latin est à present plus parfait et plus habondant langaige que françois, par plus forte raison l'en ne pourroit translater proprement tout latin en françois. Si comme entre innombrables exemples peult apparoir de ceste très commune proposition : *homo est animal* ; car *homo* figure homme et femme, et nul mot de françois ne signifie equipollement. Et *animal* signifie toute chose qui a ame sensitive et sent quant l'en la touche. Et il n'est nul mot en françois qui signifie precisement. Et pour ce ceste proposition est vraye : *mulier est homo*⁴⁴. Semblablement ceste proposition est vraye : *homo est animal*, et ceste est faulse : « homme est beste ». Et ainsi est il de plusieurs noms et verbes, mesmement de aucuns sincategoremes, si comme plusieurs propositions et autres, qui très souvent sont mises ès livres dessus ditz, que l'en ne peult bien translater en françois.
- 30 D'autre partie⁴⁵, une science qui est forte quant est de soy ne peult pas estre baillée en termes legiers à entendre ; mais il convient souvent user de termes ou de motz propres en la science qui ne sont pas communement [NP4, c1] entendus ne congneus de chascun, mesmement quant elle n'a esté autreffoys traictée et exercée en tel langaige. Et telle est ceste science ou regart de françois. Par quoy je doy estre excusé en partie se je ne parle en ceste matiere si proprement, si clerement, si aornement comment il fust mestier ; car avecques ce je ne ose pas eslongier mon parler du texte de Aristote, qui est en plusieurs lieux obscur, affin que je ne passe pas hors son intencion et que je ne faille. Mais se Dieu plaist, par mon labeur pourra estre mieulx entendue ceste noble science et ou temps advenir estre baillée par autres en francoys plus clerement et plus amplement. Et, pour certain, translater telz livres en francoys et bailler en francoys les ars et les sciences est ung labeur moult proffitable, car c'est ung langaige noble et commun à gens de grant engin et de bonne prudence. Et comme dit Tulles en son livre de *Achademiques*⁴⁶, les choses pesantes et de grant auctorité sont delectables et bien agreables à gens ou langaige de leur pays. Et pour ce dit il ou livre dessus dit et en plusieurs autres, contre l'opinion d'aucuns, que c'estoit bon de translater les sciences

de grec en latin et de les baillier et traictier en latin. Or est il ainsy que, le temps de lors, grec estoit au regart de latin quant aux Rommains si comme est maintenant latin au regart de François quant à nous. Et estoient pour le temps les estudians [NP4, c2] introduis en grec à Romme et ailleurs, et les sciences communement baillées en grec. Et en ce pays le langage commun et naturel c'estoit latin. Donques puis je bien encore conclure que la consideration et le propos de nostre bon roy Charles est à recommander, qui fait les bons livres et excellens translater en François. Cy fine le prologue du translateur.

BIBLIOGRAPHIE

Bibliographie de *corpus*

Manuscrits

D'après : A. D. MENUT dans *Maistre Nicole Oresme, Le livre de Ethiques de Aristote, published from the text of MS. 2902, Bibliothèque royale de Belgique*, éd. A. D. MENUT, New York, 1940, p. 46-53. À la liste donnée par cet éditeur, Sylvie LEFÈVRE ajoute cinq manuscrits (*) : S. LEFÈVRE, « Nicole Oresme, Cicéron et Varron ou les risques de la traduction », dans *Actes du colloque « Translatio » médiévale [Mulhouse, 11-12 mai 2000]*, éd. C. GALDERISI, G. SALMON dans *Perspectives médiévales*, supplément au n° 26 (déc. 2000), p. 83-103, particulièrement p. 100-101. Dans la notice consacrée au livre des *Ethiques* du répertoire *Translations médiévales. Cinq siècles de traductions en français au Moyen Age (XI^e-XV^e siècles)*, sous la direction de C. GALDERISI, Turnhout, Brepols, 2011, vol. 1, p. 62-63, O. BERTRAND ajoute deux manuscrits (**). Le *corpus* est donc constitué par 24 manuscrits. BEL, Bruxelles, Bibliothèque Royale [ms. 2902]. BEL, Bruxelles, Bibliothèque Royale [ms. 9089-9090] (ff. 1-194). BEL, Bruxelles, Bibliothèque Royale [ms. 9505-9506] (**). FRA, Avranches, Bibliothèque Municipale [ms. 223] (**). FRA, Chantilly, Musée Condé [ms. 227]. FRA, Chantilly, Musée Condé [ms. 278] (ff. 1-182). FRA, Paris, BnF [ms. fr. 16962]. FRA, Paris, BnF [ms. fr. 19038] (*). FRA, Paris, BnF [ms. fr. 19040]. FRA, Paris, BnF [ms. fr. 204] (ff. 347-584). FRA, Paris, BnF [ms. fr. 205]. FRA, Paris, BnF [ms. fr. 206]. FRA, Paris, BnF [ms. fr. 207]. FRA, Paris, BnF [ms. fr. 24280]. FRA, Paris, BnF [ms. fr. 541]. FRA, Paris, BnF [ms. fr. 542]. FRA, Paris, BnF [ms. na. fr. 5386] (livre VII, ch. 19) (*). FRA, Paris, BnF, Arsenal [ms. 2668]. FRA, Rouen, Bibliothèque Municipale [ms. 927] (ff. 1-185). FRA, Valenciennes, Bibliothèque Municipale [ms. 296]. GBR, Londres, British Library Egerton [ms. 737] (*). GBR, Oxford, Bodleian Library [ms. 965a] (ff. 3-306) (*). ITA, Vatican [ms. Reg. lat. 1341] (*). NLD, La Haye, Museum Meermanno-Westreenianum [ms. 10 D1].

Éditions anciennes

N. ORESME, *Les Ethiques en François*, Paris, A. Vérard, 1488. CHE, Bern, Stadt und Universitätsbibliothek [ZB.Bong.IV.873]. FRA, Chantilly, Musée Condé [?]. FRA, Paris, BnF, Arsenal, [RESERVE FOL- S-234/237]. FRA, Paris, BnF, Tolbiac, [RES-E*-4-Réserve-Magasin] et [RES-E*-56-Réserve-Magasin]. FRA, Poitiers, Médiathèque François Mitterand, [INC.A.36 Fonds ancien].

GBR, Londres, British Library [IB.41090]. GBR, Oxford, Bodleian Library [?]. NLD, La Haye, Museum Meermano-Westreenianum [?]. USA, Philadelphia, University Library of Pennsylvania [?].

Éditions modernes

Maistre Nicole Oresme, Le livre de Ethiques de Aristote, published from the text of MS. 2902, Bibliothèque royale de Belgique, éd. A. D. MENUT, New York, 1940.

Études critiques

La bibliographie sur Oresme étant très vaste, on ne trouvera ci-dessous que les textes les plus pertinents pour l'objet de cette étude.

BÉRIER, F., « La traduction en français », dans *La Littérature française aux XIV^e et XV^e siècles*, dir. D. POIRION, Heidelberg, Carl Winter, 1988 (*Grundriß der romanischen Literaturen des Mittelalters*, VIII/1), chap. XIV, p. 219-265.

BERTRAND, O., « Les emprunts chez Nicole Oresme ou comment traduire l'Éthique et la Politique d'Aristote en français au 14^e siècle », dans *Neologica*, 2, 2008, p. 75-86.

BOUCHER, C., *La Mise en scène de la vulgarisation. Les traductions d'autorités en langue vulgaire aux XIII^e et XIV^e siècles*, Thèse de doctorat sous la direction de Gilbert DAHAN, Paris, École Pratique des Hautes Études, 2005.

BRUCKER, C., « Pour une typologie des traductions en France au XIV^e siècle », dans *Traduction et adaptation en France à la fin du Moyen Âge et à la Renaissance. Actes du colloque organisé par l'Université de Nancy II, 23-25 mars 1995*, éd. C. BRUCKER, Paris, Champion, 1997, p. 63-79.

DELISLE, L., « Les Éthiques, les Politiques et les Économiques d'Aristote, traduites et copiées pour le roi Charles V », *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, vol. 23, n° 4, 1879, p. 269-270. Numérisé sur Persée : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/crai_0065-0536_1879_num_23_4_68572

DUCOS, J., « Goût des sciences et écriture du savoir à la cour de Charles V », dans *Le goût du lecteur à la fin du Moyen Âge*, éd. D. BOHLER, Paris, Le Léopard d'Or, 2006, p. 225-243.

DÜRING, I., « The impact of Aristotele's scientific ideas in the Middle Ages and at the beginning of Scientific Revolution », dans *Archiv für Geschichte der Philosophie*, 50, 1968, p. 1115-1133.

GAUTIER-DALCHE, J., « Oresme et son temps », dans *Nicolas Oresme, tradition et innovation chez un intellectuel du XIV^e siècle*, éd. P. SOUFFRIN, A. P. SEGONDS, Paris, Les Belles Lettres, 1988, p. 7-11.

GOROCHOV, N., *Le Collège de Navarre de sa fondation (1305) au début du XV^e siècle (1418) : histoire de l'institution, de sa vie intellectuelle et de son recrutement*, Paris, Champion, 1997.

JOUKOVSKY-MICHA, F., « Dans la lignée de l'Aristote médiéval : François Habert et l'Éthique à Nicomaque », dans *Romance Philology*, 29, 1976, p. 318-323.

KNOPS, J. P. H., *Études sur la traduction française de la Morale à Nicomaque d'Aristote par Nicole Oresme*, La Haye, Uitgeverij Excelsior, 1952.

LARWILL, P. H., *La théorie de la traduction au début de la Renaissance*, München, Wolf, 1934.

LEFÈVRE, S., « Christine de Pizan et l'Aristote oresmien », dans *Au champ des escriptures. III Colloque international sur Christine de Pizan [Lausanne, 18-22 juillet 1998]*, éd. E. HICKS, D. GONZÁLES et P. SIMON, Paris, Champion, 2000, p. 231-250.

LEFÈVRE, S., « Nicole Oresme, Cicéron et Varron ou les risques de la traduction », dans *Actes du colloque « Translatio » médiévale [Mulhouse, 11-12 mai 2000]*, éd. C. GALDERISI, G. SALMON, dans *Perspectives médiévales*, supplément au n° 26 (déc. 2000), p. 83-103.

LUSIGNAN, S., « Nicole Oresme et la pensée de la langue française savante », dans *Nicolas Oresme, tradition et innovation chez un intellectuel du XIV^e siècle*, éd. P. SOUFFRIN, A. P. SEGONDS, Paris, Les Belles Lettres, 1988, p. 93-104.

LUSIGNAN, S., *Parler vulgairement. Les intellectuels et la langue française au XIII^e et XIV^e siècles*, Paris, Vrin, 1987.

MENUT, A. D., « Provisional bibliography of Oresme's writings », dans *Medieval Studies*, XXVIII, 1966, p. 290-291.

MEUNIER, F., *Essai sur la vie et les ouvrages de Nicole Oresme*, Paris, Durand, 1857.

MONFRIN, J., « Humanisme et traduction au Moyen Âge », dans *Études de philologie romane*, éd. J. MONFRIN, Genève, Droz, 2001, p. 757-785.

MONFRIN, J., « Les traducteurs et leur public au Moyen Âge », dans *Études de philologie romane*, éd. J. MONFRIN, Genève, Droz, p. 787-801.

NEVEUX, F., « Nicole Oresme et le clergé normand du XIV^e siècle », dans *Autour de Nicole Oresme, Actes du Colloque Oresme organisé à l'Université de Paris XII*, éd. L. QUILLET, Paris, Vrin, 1990, p. 9-36.

QUILLET, J., « Un commentaire médiéval de la doctrine aristotélicienne de la justice : celui de Nicolas Oresme », dans *La Justice au Moyen Âge*, Cuerma, 16, 1985, p. 283-291.

QUILLET, J., « Nicole Oresme traducteur d'Aristote », dans *Nicolas Oresme, tradition et innovation chez un intellectuel du XIV^e siècle*, éd. P. SOUFFRIN, A. P. SEGONDS, Paris, Les Belles Lettres, 1988, p. 81-91.

RICHTER SHERMAN, C., « Some visual definitions in the illustrations of Aristotle's *Nichomachean Ethics* and *Politics* in the French translations of Nicole Oresme », dans *The Art Bulletin*, 59, 1977, p. 320-330.

RICHTER SHERMAN, C., *Imaging Aristotle : Verbal and Visual Representation in Fourteenth-Century France*, Berkeley, University of California Press, 1995.

Sciences et savoirs sous Charles V, Actes du colloque organisé les 2 et 3 décembre 2010 à Nancy par M. Andronache, O. BERTRAND et B. STUMPF, (à paraître).

Translations médiévales. Cinq siècles de traductions en français au Moyen Âge (XI^e-XV^e siècles), sous la direction de C. GALDERISI, 3 tomes, Turnhout, Brepols, 2011.

NOTES

1. F. Neveux, « Nicole Oresme et le clergé normand du XIV^e siècle », dans *Autour de Nicole Oresme, Actes du Colloque Oresme organisé à l'Université de Paris XII*, éd. L. Quillet, Paris, Vrin, 1990, p. 9.
2. N. Gorochoff, *Le Collège de Navarre de sa fondation (1305) au début du XV^e siècle (1418) : histoire de l'institution, de sa vie intellectuelle et de son recrutement*, Paris, Champion, 1997, p. 244.
3. *Ibid.*, p. 313-318.
4. *Ibid.*, p. 681.

5. A. D. Menut (éd.) dans *Maistre Nicole Oresme, Le livre de Ethiques de Aristote, published from the text of MS. 2902, Bibliothèque royale de Belgique*, éd. A. D. Menut, New York, 1940, introduction, p. 13.
6. N. Gorochov, *op. cit.*, p. 14.
7. F. Neveux, « Nicole Oresme et le clergé normand du XIV^e siècle » art. cité, p. 26.
8. *Ibid.*, p. 27.
9. *Ibid.*, p. 29.
10. J. Gautier-Dalche, « Oresme et son temps », dans *Nicolas Oresme, tradition et innovation chez un intellectuel du XIV^e siècle*, éd. P. Souffrin, A. P. Segonds, Paris, Les Belles Lettres, 1988, p. 8-9.
11. P. H. Larwill, *La théorie de la traduction au début de la Renaissance*, Munich, Imprimerie C. Wolf, 1934, p. 8-9.
12. S. Lusignan, *Parler vulgairement. Les intellectuels et la langue française aux XIII^e et XIV^e siècles*, Paris, Vrin, 1987, p. 133-136. À propos de la Librairie du Louvre, voir en particulier : Y. Potin, « Des inventaires pour catalogues ? Les archives d'une bibliothèque médiévale : la librairie du Louvre (1368-1429) », in *Bibliothek als Archiv*, dir. H. E. Bödeker et A. Saada, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2007, p. 119-139 ; M.-H. Tesnière, « La littérature autour de 1300 dans la Librairie du Louvre : recherches », dans H. Bellon-Méguelle et al., *La moisson des lettres. L'invention littéraire autour de 1300*, Turnhout, Brepols, 2011, p. 49-79.
13. J. Ducos, « Goût des sciences et écriture du savoir à la cour de Charles V », dans *Le goût du lecteur à la fin du Moyen Age*, éd. D. Bohler, Paris, Le Léopard d'Or, 2006, p. 227-232.
14. J. Gautier-Dalche, *Oresme et son temps*, éd. citée, p. 10-11.
15. J. Salisbury, *Policraticus*, IV, 6, cité par S. Lusignan, « Nicole Oresme et la pensée de la langue française savante », dans *Nicolas Oresme, tradition et innovation chez un intellectuel du XIV^e siècle*, éd. citée, p. 94.
16. E. Bridley, *Nicole Oresme. Étude d'histoire des doctrines et des faits économiques. La Théorie de la monnaie au XIV^e siècle*, Paris, 1906, p. 451, rapporté par A. D. Menut (éd.) dans *Maistre Nicole Oresme, Le livre de Ethiques de Aristote*, éd. citée, introduction, p. 6.
17. L. Delisle, *Mandements de Charles V*, p. 458, rapporté par A. D. Menut (éd.) dans *Maistre Nicole Oresme, Le livre de Ethiques de Aristote*, éd. citée, introduction, p. 16.
18. J. Krynen, *L'empire du roi. Idées et croyances politiques en France, XIII^e-XV^e siècles*, Paris, 1993, p. 91 et sq.
19. J. Krynen, « Les légistes "tyrans de la France" ? Le témoignage de Jean Juvénal des Ursins, docteur in utroque », dans *Droits savants et pratiques françaises du pouvoir (XI^e-XV^e siècles)*, éd. J. Krynen et A. Rigaudière, Bordeaux, 1992, p. 279-299.
20. Sur cette question : *Cinq siècles de traductions en français au Moyen Âge (XI^e-XV^e siècles)*, dir. C. Galderisi, Turnhout, Brepols, 2011, vol. 1, spé. p. 182-185 et 255-257.
21. J. Krynen, *L'empire du roi. Idées et croyances politiques en France, XIII^e-XV^e siècles*, éd. citée, p. 179 et sq. ; C. F. Briggs, *Giles of Rome's De Regimine Principum. Reading and Writing Politics at Court and University, c.1275-c.1525*, Cambridge : Cambridge University Press, 1999.
22. La Librairie de Charles V en possède une dizaine d'exemplaires. J. Krynen, *L'empire du roi. Idées et croyances politiques en France, XIII^e-XV^e siècles*, éd. citée, p. 187.
23. A. D. Menut (éd.) dans *Maistre Nicole Oresme, Le livre de Ethiques de Aristote*, éd. citée, introduction, p. 5.
24. *Ibid.*, p. 38-39. Voici les cinq versions latines : l'*Ethica nova* qui contient seulement la traduction du premier livre ; l'*Ethica vetus (antiqua)* qui contient seulement la traduction du deuxième et du troisième livre ; la *Translatio arabica (Liber Nicomachiae, Liber minorum moralium)* qui est la première traduction complète réalisée à Tolède en 1240 par Hermannus Allemanus à partir de la paraphrase contenue dans le commentaire d'Averroès ; la *Summa alexandrina ethicorum* qui constitue un abrégé traduit d'un original arabe en 1243-1244 par Hermannus Allemanus ; la *Vetus translatio (Liber Ethicorum, Translatio antiqua)* qui est la première traduction

complète des *Ethiques* réalisée à partir d'un original grec vers 1245 par Robert Grosseteste, évêque de Lincoln.

25. *Ibid.*, p. 40.

26. *Ibid.*, p. 4. J. Quillet, *Nicole Oresme traducteur d'Aristote*, dans *Nicolas Oresme, tradition et innovation chez un intellectuel du XIV^e siècle*, éd. P. Souffrin, A. P. Segonds, éd. citée, p. 82.

27. A. D. Menut (éd.) dans *Maistre Nicole Oresme, Le livre de Ethiques de Aristote*, éd. citée, introduction, p. 44.

28. *Ibid.*, p. 43.

29. *Ibid.*

30. J. Dunbabin, « The Reception and Interpretation of Aristotle's *Politics* », dans *The Cambridge History of Later Medieval Philosophy*, éd. N. Kretzmann, A. Kenny, J. Pinborg, Cambridge, 1982, p. 723-737 ; C. Flüeler, *Rezeption und Interpretation der aristotelischen Politica im späten Mittelalters*, 2 vol., Amsterdam-Philadelphie, 1992.

31. C. Galderisi, *Translations médiévales. Cinq siècles de traductions en français au Moyen Âge (XI^e-XV^e siècles)*, éd. citée, vol. 1, p. 70.

32. J. Monfrin, *Humanisme et traduction au Moyen Âge*, dans *Études de philologie romane*, éd. J. Monfrin, Genève, Droz, 2001, p. 771.

33. S. Lusignan, « Nicole Oresme et la pensée de la langue française savante », éd. citée, p. 95.

34. *Ibid.*

35. *Ibid.*

36. F. Bérrier, *La traduction en français*, dans *La Littérature française aux XIV^e et XV^e siècles*, dir. D. Poirion, Heidelberg, Carl Winter, 1988 (*Grundriß der romanischen Literaturen des Mittelalters*, VIII/1), chap. XIV, p. 219-265, spé. p. 256.

37. R. Taylor, *Les néologismes chez Nicole Oresme, traducteur du XIV^e siècle*, dans *Actes du X^e Congrès international de linguistique et philologie romanes (Strasbourg 1962)*, éd. G. Straka, Paris, Klincksieck, 1965, p. 727-736 ; F.-J. Meissner, *Maistre Nicolas Oresme et la lexicographie française*, dans « *Cahiers de lexicologie* », 40, 1982, p. 51-66 ; A. M. Finoli, *Les néologismes chez Nicole Oresme : remarques et réflexions*, « *Le Moyen Français* », 39, 1996, p. 239-247.

38. S. Lusignan, « Nicole Oresme et la pensée de la langue française savante », éd. citée, p. 101.

39. *Ibid.*, p. 96-100 et *id.*, *Parler vulgairement. Les intellectuels et la langue française au XIII^e et XIV^e siècles*, éd. citée, p. 158-163.

40. « *Aut enim Græca legere malent qui erunt eruditi aut ne hæc quidem qui illa nescient, sed eam mihi non sane probas immo vero et hæc qui illa non poterunt et qui Græca poterunt nin contemnet sua quid enim causæ est cur poetæ Latinos Græcis litteris eruditi legant philosophos non legant ?* », M. T. Cicéron, *Academici liber primus*, § 3.

41. *Ibid.*, § 7.

42. Dans l'édition établie par A. D. Menut d'après le ms. 2902 de la Bibliothèque royale de Belgique, ce paratexte ne s'intitule pas « Prologue du traducteur », mais se divise en deux parties : « Proheme » et « Excusacion et commendacion de ceste œuvre ». *Maistre Nicole Oresme, Le livre de Ethiques de Aristote, published from the text of MS. 2902, Bibliothèque royale de Belgique*, éd. A. D. Menut, New York, 1940, p. 97-101.

43. Ici commence « l'Excusacion » dans le manuscrit qu'édite A. D. Menut. Dans le « prologue du traducteur » de 1488, un passage à la ligne avec alinéa rentrant marque le début de cette seconde articulation. Nous transcrivons « Rescian » par « Prescian » [Priscien].

44. A. D. Menut dans son édition ajoute « et ceste est fausse : femme est homme ». Posé comme identique (« semblablement »), l'exemple qui suit introduit bien ce balancement dans le prologue de 1488 qui comporte donc une omission.

45. Nouvel alinéa dans le « Prologue du traducteur » de 1488.

46. La graphie du texte est « chademiques ».

RÉSUMÉS

Étude des enjeux linguistiques du prologue de la traduction des *Éthiques et des Politiques* d'Aristote par Nicole Oresme (XIV^e siècle).

INDEX

Index géographique : domaine français

Mots-clés : défense et illustration du français, préface, traduction, Oresme (Nicole), *Éthiques*, *Politiques*, Aristote

Index chronologique : Moyen-Âge, XIV^e siècle

AUTEURS

ELISABETTA BARALE

Elisabetta Barale, doctorante en « Culture classique e moderne » - Études françaises -, à l'Università degli Studi di Torino.